SENTIMENS
D'UN
BON CITOYEN.

FRANÇOIS! réjouiſſez-vous : tous ceux qui, par leurs cabales ſecrettes, & leurs diaboliques machinations, cherchoient à vous ravir cette liberté pour laquelle vous faites tant de choſes ; vos ennemis ont pris la fuite & ſont tombés dans les pieges qu'ils vous avoient tendus. Ceux qui ne penſent dans leur cœur qu'à commettre des injuſtices, ſe ſont diſſipés comme les nuages devant les aquilons. Ils n'environnent plus votre Roi & ne peuvent plus le tromper. Ce Prince eſt venu au milieu de vous; il s'eſt dépouillé de tout l'appareil qui l'entouroit, pour qu'il n'y eût plus rien entre lui & ſon Peuple; & il ſera déſormais témoin de votre proſpérité & de vos peines, comme vous le ſerez de ſa joie ou de ſes tendres ſollicitudes. Vous allez le juger déſormais par vous-mêmes & par vos propres yeux. De coupables adulateurs ou des calomniateurs inſenſés, ne pourront plus vous le

repréſenter avec les couleurs que leur intérêt ou leur malice auront broyées. Vous le verrez tel qu'il eſt, bon, & comme on vous l'a déjà dit, le plus honnête-homme de ſon Royaume. Hélas! s'il ſe fût entiérement abandonné aux conſeils de vos ennemis; que de moyens n'avoit-il pas encore pour retarder l'accompliſſement de vos vœux, & le grand ouvrage de votre bonheur & de votre liberté? Que d'armes puiſſantes ne lui offroit pas encore cette foule d'hommes qui, engraiſſés d'abus, auroient tout ſacrifié pour éviter la honte d'être dépouillés, & qui ſont forcés à devenir ou à paroître bons Citoyens. Il a préféré la gloire de régner par les Loix, & de ſe prêter à leur régénération, à celle de conſerver une autorité onéreuſe à ſes Sujets, & de faire taire par la force & la violence, l'opinion publique qui, depuis long-tems, ſe ſoulevoit contr'elle. Il accepte avec joie le nouveau titre de Roi des François, que ſes ancêtres avoient autrefois porté comme plus conforme à ſes ſentimens. Il penſe qu'il eſt plus doux de régner ſur les hommes, que ſur la terre qu'ils habitent; ſur les cœurs, que ſur les climats.

Redoublez-donc, généreux François, redoublez de zele & d'amour pour lui faire ou

blier ces jours défaſtreux & ces nuits douloureuſes, que les calamités publiques lui ont fait paſſer. Eloignez de vous & de lui tout ſujet de crainte & d'alarmes, & en mettant toute votre attention du côté de vos ennemis, qui ſont auſſi les ſiens ; que votre confiance en lui ſoit comme un baume qui guériſſe les bleſſures qu'a reçues ſon cœur paternel.

Tournez-vous auſſi vers ſa tendre Epouſe ! Rappellez-vous ces jours heureux où elle étoit l'idole de vos cœurs, & l'eſpérance de la Nation. Jettez un voile épais ſur ces derniers tems, où des perfides & des méchans ont cherché à corrompre ſes ſentimens pour vous ; où des ames atroces, après vous avoir noircis dans ſon eſprit, venoient enſuite la noircir auprès de vous, & entretenoient, par ce commerce affreux, cette zizanie malheureuſe, également indigne de tous deux. J'oſe vous l'aſſurer, généreux François ; j'ai vu des monſtres qu'elle avoit accablés de bienfaits, ſemer eux-mêmes la calomnie, & chercher à rompre les nœuds de l'affection que vous aviez pour elle. Mais que dis-je, brûlons ces écrits menſongers, ces libelles odieux, ſortis de l'enfer plutôt que de la main des hommes.

O mes Concitoyens ! mettez la main ſur

vos cœurs ; vous aimiez trop cette Princeſſe pour lui pardonner d'avoir voulu ſe ſéparer de vous ; & vous étiez comme ces Amans qui, croyant leurs maîtreſſes infidelles, ſe plaiſent, par dépit, à les déchirer autant qu'ils aimoient auparavant à chanter leurs louanges : mais votre maîtreſſe revient à vous, plus tendre, plus ſenſible que jamais ; & je vois avec plaiſir que vous commencez à chanter la palinodie.

F I N.

De l'Imprimerie de SEGUY-THIBOUST,
Place Cambrai. 1789.